

PRESSE //

EMMANUEL TUSSORE

Caroline Stevan, *A Bienne, la photographie dans tous les coins*
Le Temps
05 Novembre 2019

Date: 11.05.2019

LE TEMPS



Le Temps
1002 Lausanne
058 269 29 00
<https://www.letemps.ch/>

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 35'071
Parution: 6x/semaine

Page: 20
Surface: 196'097 mm²

Ordre: 1052717
N° de thème: 038.088
Référence: 73480196
Coupure Page: 1/3

À BIENNE, LA PHOTOGRAPHIE DANS TOUS LES COINS



Gi-contre: Mark Power, Magnum Photos: «Women with binoculars» (rue Basse).

A droite: David Gagnebin-de Bons: «While Dreaming» (Photoforum Pasquart).



PAR CAROLINE STEVAN
@CarolineStevan

Les Journées photographiques ouvrent ce week-end, avec près de 30 expositions et de nouveaux lieux. Les incontournables du «Temps»

Il y a des mots qui résonnent mieux en anglais. Pour sa première édition à la tête des Journées photographiques de Bienne, Sarah Girard a choisi comme titre *Flood* plutôt qu'*Inondation* ou *Flot*. Un mot qui coule pour une thématique large. «J'ai souhaité interroger la place de l'image dans le flux quotidien de l'information. Au milieu de tout cela, la photographie reste-t-elle visible ou devient-elle invisible? Et quel espace est-il laissé à l'individu?»

Quelque 27 expositions ont été programmées pour apporter des réponses. Une grande partie semble n'entretenir aucun lien avec le *flood*, mais ce n'est finalement pas très important; le public est là pour voir de la photographie et s'il oublie l'intitulé, il y trouvera son compte. De nouveaux lieux ont été investis, à commencer par la rue et cette Residenz Au Lac, où des travaux très contemporains dialoguent avec des déambulateurs et des publicités pour un fabricant d'implants dentaires.

Entre vieille ville et Centre Pasquart, *Le Temps* a retenu cinq expositions.

Le bleu est-il la couleur du rêve? Depuis 2011, David Gagnebin-de Bons traduit les rêves en cyanotypes, un procédé ancien qui joue avec le fer pour produire des tirages d'un magnifique bleu de Prusse. A partir de ses souvenirs et de ceux des autres, le Romand fabrique des images à la fois vaporeuses et évocatrices. Une nuée de papillons, une silhouette, un chapiteau, des lettres... Des univers sans légendes, qui entrent forcément en résonance avec les nuits du spectateur. Des photographies rangées dans une grande boîte, que l'on peut ouvrir ou refermer comme après un mauvais rêve.

EMMANUEL TUSSORE: «HOME» (PHOTOFORUM PASQUART)

Durant des décennies, le mot Alep éveillait les sens de ceux qui l'entendaient. Ils voyaient aussitôt le bloc de savon brun, sentaient son parfum venu du fond des âges. Depuis 2012, ils songent d'abord à des photographies d'enfants blessés, ils entendent résonner les tirs. Emmanuel Tussore tisse un nouveau lien entre ces deux histoires. L'artiste français sculpte les savons d'Alep en forme de ruines, puis les photographie. Sur un mur entier du Photoforum Pasquart se dessine ainsi un inventaire du drame syrien, d'une maison détruite à une autre. Métaphore aussi d'une économie mise à genoux par la guerre.

Andrés D. Abreu, *Ante los riesgos de la existencia*
Granma
08 Abril 2019

CULTURA

Granma | ABRIL 2019
LUNES 8

Mañana, a las 2:00 p.m., en la Casa del Alba Cultural de La Habana, en Línea No. 556, esquina a D, en el Vedado, se presentará el libro *El grifo casi feliz*, de José Miguel Sánchez Gómez (Yoss), de la Casa Editora Abril.

Emmanuel Tussore ante los riesgos de la existencia

ANDRÉS D. ABEU

Nacido en Europa (1984) y con parte de su infancia transcurrida en Norteamérica, el artista francés Emmanuel Tussore comprendió desde muy temprano las posibilidades que le otorgaban sus demarcaciones de origen y nacionalidad para moverse por el mundo. Su mayor libertad respecto a otros millones de seres humanos para atravesar fronteras desarrolló en él una sensibilidad especial y paradójica hacia los límites de la movilidad del ser y la territorialidad de la vida. Por otra parte, su formación como artista que ha transitado de la fotografía al cine, al performance, la escultura y la instalación le ha permitido una manera interdisciplinaria de crear su discurso estético y conceptual alrededor de la migración y el exilio de poblaciones que viven bajo el riesgo constante de la seguridad de su existencia.

Su primera obra con gran difusión sobre el tema fue *Sirenas*, un videoperformance filmado en Senegal, y en la cual personas se introducen caminando en el mar hasta desaparecer rumbo al horizonte. Esta metafórica alusión a un conflicto internacional de consecuencias trascendentales para la vida y la muerte también es presentada en ocasiones con una coreografía performativa, que se desarrolla *in situ* sobre una escena frente al videoperformance proyectado. Esta pieza resultó finalista del concurso Danse Elargie y fue presentada en el Teatro



Obra de Tussore realizada en jabón de Aleppo. FOTO: CORTESÍA DEL CENTRO DE ARTE CONTEMPORÁNEO WIFREDO LAM

de la Ville de París, además, formó parte del espectáculo de inauguración del XIV Festival Internacional de Videodanza y Danza Habana. Movimiento y Ciudad el pasado miércoles 3 de abril, en la sede de Danza Teatro Retazos.

Sirenas dio paso a *Study for a soap*, proyecto que ha sido seleccionado por los curadores de la XIII Bienal de La Habana para ser expuesto en la Fototeca de Cuba. Esta obra instalativa sumó fuerza al compromiso del artista sobre temáticas complejas del panorama sociopolítico

actual y los conflictos de supervivencia humana.

La utilización de jabón de Aleppo (el más antiguo jabón reconocido de la historia y producido desde la antigüedad en esa región siria) como materia esencial para construir sus cientos de esculturas que conforman esta variable instalación, ha dotado de gran impacto sugestivo esta pieza que alerta sobre la destrucción global, a la vez que invita a pensar en la posible y necesaria reconstrucción del mundo que habitamos.

Roma

CRÓNICA DE UN ESPECTADOR
ROLANDO PÉREZ BETANCOURT

Exhibiéndose por estos días en los cines del país, *Roma* mira hacia el pasado desde una narración cercana al neorrealismo y al melodrama social mexicano. Dos vías que Alfonso Cuarón reelabora, pule y convierte en crónica de un tiempo nostálgico relacionado con su niñez y la vida al lado de una humilísima nana.

Yalitza Aparicio, como la nana Cleo, de procedencia indígena, define en buena medida la sustancia dramática de esta historia teñida



Fotograma de *Roma*, de Alfonso Cuarón.

por la industria cultural y, en su caso, por un instructor gringo que lo entrena antes de que al joven -indio que discrimina a su novia por india- se le vea formando parte de un grupo paramilitar.

Visión política surgida como de la nada en *Roma*, porque el director -excepto la recreación de matiz económico que necesita para referirse al descalabro familiar- no se detiene en análisis ni antecedentes de lo que veremos. Simplemente cuenta y ensarta situaciones acontecidas en la década del 70 y de algún modo involucradas

G | TELEVISIÓN

CUBAVISIÓN» 06:00
Lucas 10:00 a.m. **E**
una mujer 11:00 a
11:45 a.m. **Entorn**
Noticiero del med
Oeste: Paz rota. **E**
04:15 p.m. **Tin Ma**
05:15 p.m. **El Chir**
sopa de palabras
Quédate conmigo
07:00 p.m. **Mesa F**
Vivir del cuento: **C**
Más allá del limit
de la capital 09:4
del cine: **Ascenso**
12:15 a.m. **Caribe**
01:27 a.m. **Telecin**
Telecin: **Nelly y e**
04:50 a.m. **Docum**
manitas Calle (ca)

TELE REBELDE» 0:
09:05 a.m. **Súmat**
09:45 a.m. **Depor**
12:00 m. **Meridia**
NFL: SuperBowl C
Liga Alemana: Ba
04:30 p.m. **Ciclisn**
06:00 p.m. **NND 0**
06:30 p.m. **Gloria:**
grima 07:00 p.m.
guante 08:05 p.m.
09:33 p.m. **Fútbol**
ventus vs. Milán
Campeonato EE. I

CANAL EDUCATIVO
Todos 09:30 a.m. **F**
Telecentros 01:00
educativa 05:00 p.
algo que decirte 0
turas del joven In
08:00 p.m. **NTV** 08:
Bravo 10:00 p.m. **L**
Redonda

CANAL EDUCATIVO
Telesur 04:30 p.m.
05:30 p.m. **De tar**
06:30 p.m. **Todo li**
Onda retro 07:30
08:30 p.m. **Noticie**
ción Telesur

MULTIVISIÓN» 06:
amigos Tigger y P
animal. Llanuras (c
umental: Así se h
09:20 a.m. **Siente**
Santuario de oran
Actor's Studio 10:
vista: Anuar Patja
12:08 p.m. **Así es**
01:33 p.m. **Huntik**
para el corazón (c

Vincent Bernière, 13e biennale de l'Art africain contemporain à Dakar
Beaux Arts magazine
19 Mai 2019

Par Vincent Bernière - le 19 mai 2018

Autour du thème « L'heure rouge », expression tirée d'une pièce d'Aimé Césaire, la capitale sénégalaise accueille la 13^e édition de « Dak'Art » : un mois de manifestation autour de l'art contemporain africain avec plus de 300 expositions. Demandez le programme !



Albino, Dictionnaire de la langue de la terre, 1953

Il faut parcourir des milliers de kilomètres pour ressentir l'heure face à la dévastation que connaissent les habitants d'Alep depuis 2012. Première image saisissante en Off de la biennale de Dakar 2018 : dans l'accueillante maison d'Aïssa Elino, une grande dame de l'art contemporain sénégalais, l'installation d'Emmanuel Tussore provoque ce sentiment d'effroi. Au sol, une multitude de savons d'Alep, semblables à des immeubles éventrés, exhalent un parfum capiteux. L'art est réduit à sa plus simple expression, paradoxalement impuissant et terriblement éloquent. Doit-on y voir une allégorie de la situation du continent africain en 2018 ? Sans doute.



Emmanuel Tussore, City - Savon, 2017

Reste que Simon Njami, commissaire de la biennale de Dakar pour la deuxième édition consécutive, avait prévu le coup. Pour la précédente édition, il y a deux ans, Dakar s'était parée de la couleur bleue, celle de l'espoir. En 2018, les colonnes de l'ancien palais de Justice, où se

édition, il y a deux ans, Dakar s'était parée de la couleur bleue, celle de l'espoir. En 2018, les colonnes de l'ancien palais de Justice, où se déroule le « In » de la manifestation, ont été recouvertes de rouge. Dakar semble à l'arrêt. Le feu va-t-il passer au vert ou va-t-il s'éteindre ? Une terre du Socialisme Haïman Njami, à l'effigie de Karl Marx, semble pencher pour la seconde hypothèse. L'heure est à la révolution : « Je veux me débarrasser de tous les coqs, chante Simon Njami. Ceux qui nous ont fait. Ceux qui ne tiennent pas leurs promesses. Ceux qui font qu'on est encore là, pourtant le brillant commissaire, qui aime citer Fanon, Césaire et Deleuze, C'est maintenant ou jamais ! Ma responsabilité est de permettre aux artistes d'aujourd'hui de tester l'expérience des possibilités. Si non, qui va le faire ? »

Cette année, Simon Njami et ses

commissaires invités, dont le talentueux Camerounais bonaventura Ndiem, sont allés au-delà du panafricanisme. La Tunisie et le Rwanda sont les pays à l'honneur du « In ». Sont aussi présents des Italiens, des Chinois, des Indiens et des Indonésiens. L'idée était de donner les clés du futur à une nouvelle génération qui maîtrise les codes esthétiques d'un art contemporain désormais globalisé mais qui semble engluée dans le passé. L'œuvre singulière de l'artiste kenyan Jackie Karuri résume bien cette contrainte.



Jackie Karuri, Je suis, 2017

Face à un écran qui renvoie, cinquante

ans après sa sortie, avec les géométries d'un monde après le film 2001, l'Allyoué de l'espace de Stanley Kubrick, un Christ rétrofuturiste de bronze et de bois attend la fin d'un compte à rebours qui ne le fera jamais décoller. Plus loin, la Cuisine Gienda Léon a posé un petit édifice sur un tas de sable inversé, allégorie des millions d'un continent où tout est possible mais où tout, finalement, n'arrive pas.



Gienda Léon, Cuisine, 2018

Comme en 2016, le bilan artistique de ce Dak'Art 2018 est

impressionnant. Au plus fort de l'événement, qui se tient jusqu'au 2 juin, on a compté près de soixante vernissages par jour, hormis l'impopulaire « In », des dizaines d'expositions également à Dakar et ailleurs au Sénégal, à l'instar de l'initiative urbaine « Mon Super Kikoukita », née dans le bien nommé quartier de la Grande Tapie. Côté « Off », le programme vient développer au point que l'une de ses justifications. La commissaire Delphine Calmettes, qui expose notamment une installation de Pascal Marthino Teyou à la galerie Le Manège, prédit que, bientôt, « il y aura un off du off ». Avec les artistes Jean Rungt et Pascal Teyou du collectif Agir, Delphine Calmettes a investi l'ancien marché malien de Dakar avec une multitude de propositions qui réinterprètent les péripéties mythologiques de Joe Ousmane, l'un des fondateurs de la biennale Agir.

Marie Gayet, *Palimpseste, une étendue du temps*

Artaïs

19 Janvier 2019

PALIMPSESTE, UNE ÉTENDUE DU TEMPS

PAR MARIE GAYET

A l'origine, le palimpseste est un parchemin manuscrit dont on a effacé la première écriture pour pouvoir écrire un nouveau texte. Sa définition même lui confère un double statut ; il est à la fois oublié et mémoire, trace d'une disparition (dont des restes à peine visibles peuvent subsister) et porteur d'une nouvelle création. La réflexion artistique, et peut-être plus encore la création contemporaine, se nourrit elle aussi de formes et d'idées passées et présentes. Ce postulat constitue le point de départ de l'exposition *Palimpseste*, pour laquelle Maud Cosson, la commissaire, a invité Sara Favriau, Aurore Pallet, Olivier Sévère et Emmanuel Tussore. Tous engagés dans une relation singulière aux supports et aux matériaux qu'ils utilisent, ils cheminent entre sculpture, peinture, vidéo ou installation.

Le travail de Sara Favriau est souvent une négociation avec la fragilité d'un matériau. Dans la verrière de la Graineterie, en réponse aux points de fuite de l'architecture, elle déploie un ensemble monumental de guirlandes de morceaux de plâtre, constituées de débris qu'elle a elle-même brisés puis enfilés comme des perles sur des fers de béton. La deuxième installation, *Grimoire*, présente un linéaire de petits formats à l'histoire fragile. S'ils font résonner ici le travail de l'atelier, ces assemblages et sculptures, ne permettent plus de dire s'ils sont des présences d'avant l'effacement ou celles recomposées.

Pour ses œuvres récentes, Aurore Pallet a délaissé le bois et le glacis sombre et brillant au profit d'autres supports et des



Olivier Sévère, *Dans ces eaux-là*. Vidéo 24 minutes, 2017

techniques picturales de transfert et de sérigraphie. Cela a pour effet d'éclaircir les images, puisées dans la peinture ancienne, de leur donner plus de transparence, et néanmoins de maintenir le trouble dans la perception de l'image « origine », insaisissable, comme recouverte par d'autres images en surimpression.

Le travail d'Emmanuel Tussore emprunte à l'histoire intime et la mémoire collective. Bien que formellement très éloignées, la série de photographies *Study for a soap*, représentant des architectures en ruine, construites avec du savon d'Alep et la puissante installation *Souches*, réalisée à partir de vraies souches d'arbres déracinées, parlent toutes les deux de la fragilité, de la violence et de la disparition. *Souches*, spécialement créée pour l'exposition, se construit au travers de plusieurs formes



Emmanuel Tussore, *Study for a soap, home, detail*, 2017

narratives dont l'une fait référence au supplice du pal (ou empalement), métaphore explicite de la violence faite aux hommes et à la nature.

Olivier Sévère met en images des phénomènes aux origines invisibles, mais où le rapport au temps est essentiel. Dans la vidéo tournée au Japon, *Dans ces eaux-là*, conçue comme une fable picturale, on peut voir l'eau, qui façonne la pierre depuis des siècles, envisagée comme sculpteur originel.

Visibles ou invisibles, faits d'actions simples ou complexes, ces processus artistiques donnent lieu à des propositions intrinsèquement contemporaines, dans une sorte d'impermanence atemporelle, de temps étiré.



Sara Favriau, *Spectres etc.* Vue de l'exposition *Virgule, ou tout simplement brigands*. 2018. CNEAI Paris. Courtesy galerie Maubert © CNEAI

► *Palimpseste*
La Graineterie, Centre d'art de la ville de Houilles
27 rue Gabriel Péri, Houilles
du 19 janvier au 9 mars

15

EXPOSITION

ARTAIS #21

La maison Guerlain et la FIAC, cela fait 12 ans...

Untitled magazine

17 Octobre 2018



Du 18 octobre au 9 novembre prochain, la maison Guerlain invite en ses murs, l'exposition « Futurs Antérieurs ». L'occasion pour elle, de fêter ses 190 ans tout en participant, pour la 12ème fois, au parcours privé de la FIAC. Nous avons rencontré Laurent Boillot, le président directeur général de la maison, pour qu'il nous parle des liens qu'il établit entre artistes et parfumeurs.



Emmanuel Tussore, Home, Série photographique, 2017, Courtesy de l'artiste, "Avec le soutien de Tadil - Pays du Levant"

Untitled Magazine : Est-ce que vous pourriez présenter l'exposition « Futurs Antérieurs », la douzième dans le parcours de la FIAC Privé. Elle permet de fêter les 190 ans de la maison Guerlain, mais qu'est-ce qui fait que cette exposition est particulière ? Et pourquoi avoir choisi d'articuler cet événement autour des notions de temps, de transmission et de mémoire ?

Philippe Dagen, *Dakar, une biennale sans concessions* Le Monde 09 Mai 2018

A Dakar, une biennale sans concessions

La manifestation africaine, baptisée « L'Heure rouge », n'a rien d'une distraction pour amateurs d'exposition.

LE MONDE | 08/05/2018 à 10h15 | Mis à jour le 09/05/2018 à 10h11 | Par Philippe Dagen (Dakar)

Troisième Biennale de Dakar, en abrégé Dak'Art : depuis sa création, en 1990, elle a accueilli le champ de ses investigations, qui ne se limitent plus au continent africain, mais s'étendent aux artistes dont les origines, même lointaines, sont en Afrique : Nord et Sud-Américains descendants d'esclaves ; diasporas d'Europe et de l'Océan Indien. Si la manifestation officielle, nommée « L'Heure rouge » par allusion à Aimé Césaire, ne compte que 75 noms, le livret du « off » compte 251 événements pour la métropole dakaroise. Sans compter donc Saint-Louis et d'autres villes.

Line le reportage : A Dakar, l'art contemporain africain se met à « l'heure rouge » https://www.lemonde.fr/arts/article/2018/05/08/a-dakar-l-art-contemporain-africain-se-met-a-l-heure-rouge_5080862_18.html

Collectifs, galeries, entreprises, hôtels et institutions variées sont de la partie. Il y en a partout, jusqu'aux trottoirs dans la médina et dans les rues d'un marché dont le collectif Agit'Art fait le lieu d'inspiration le plus étrange qui soit – soit de sable, murs caillasse, toits de toile. S'ajoutent trois pavillons nationaux : Rwanda, Sénégal et Tadjik. Il faut du temps pour prendre la mesure de ce qui est aujourd'hui la principale manifestation artistique de ceux qui ne se bornent pas aux musées et au marché de l'art occidentaux : un galement unique d'informations et de nouveautés. Son ampleur et sa richesse font oublier les difficultés administratives et techniques qui ont retardé l'ouverture de l'exposition centrale.



Ente de Medeiros, « Jili » (2018), installation interactive transmédia, ENO DE MEDEROS

Celle-ci se tient dans l'ancien palais de justice, bâtiment de 1958 magnifiquement dessiné, mais écorné sur un côté instable. Il était promis à la destruction. Il y a deux ans, quand il fut utilisé pour la première fois. Il est toujours debout, avec ses espaces profonds et ses délicieux courants d'air. Des salles inutilisées en 2016 sont désormais ouvertes. C'est ici que se déroule le « officiel », conçu par son directeur artistique, Simon Njami, qui officie déjà il y a deux ans. La sélection se compose, à peu près par moitié, d'artistes qui ont fait acte de candidature – autour de 400 – et d'artistes qu'il a invités.

Chroniqueurs du quotidien

« Je ne refuse à personne des artistes qui ont été montés auparavant et, par ailleurs, il y a des artistes que je ne souhaite pas montrer », se justifie-t-il, assumant sa responsabilité personnelle. Il attend des œuvres qu'elles soient habitées par le présent et le passé, les politiques et leurs conséquences, l'état des mœurs et des sociétés dans un moment et une région du monde où le fait religieux pèse de plus en plus lourd, sur fond de décolonisation incomplète et de mondialisation partielle. Cette exigence donne au parcours sa cohérence. Celle-ci est tout aussi présente dans nombre de manifestations du « off », preuve qu'elle est la plus actuelle et la mieux partagée.

Les modes d'expression vont de l'installation au dessin, à la sculpture, la peinture et la vidéo. Différents de moyens, mais idées communes : Rana Ashraf dessine des schémas de mots, de flèches et de pictogrammes sur de petites feuilles, égrénés sans réponse. Magdi Mostafa brode du matériel électronique, des circuits qui vibrent et grondent. Cette machinerie menaçante s'appelle Transmosses Loose. Le titre conviendrait à Ashraf. Qu'ils soient égyptiens tous deux ne relève pas de la coïncidence : ils ont l'expérience de systèmes rigides et dangereux. Quand un pénètre dans le monumental dispositif de néons, caméras de surveillance, énonciateurs et miroirs, conçu par Emad de Medeiros, qui est l'une des réalisations les plus marquantes de cette édition, qu'advient-il ? On se sent regardé de dos, de face, d'en haut, silhouetté dans les lueurs changeantes des néons. Est-ce ce corps ? Pourquoi est-on observé par vingt-quatre objectifs ? L'expérience devient bientôt inquiétante, car c'est celle non seulement du regard des autres, mais de celui, désormais omniprésent, des systèmes numériques – encore ce mot système, encore cette idée, autrement réalisée.

LES MODES D'EXPRESSION VONT DE L'INSTALLATION AU DESSIN, À LA SCULPTURE, LA PEINTURE ET LA VIDÉO.

Tous trois sont des artistes jeunes, nés dans les années 1980 et même en 1994 pour Ashraf, comme sont jeunes la plupart de celles et ceux qui portent ces questions. Qu'ils soient « in » ou « off », ils se font écho, ayant les mêmes sujets. Celui de la liberté de corps et de parole de la femme, Riadha Metbouh le donne à entendre dans des voix qui disent ce qui ne doit pas être vu, le sexe féminin, et l'écran demeure uniformément noir. D'Amara Bankar, on ne voit que la bouche, le menton et le voile noir sur ses cheveux pendant qu'elle énonce d'un ton détaché des fragments de récits mélancoliques ou ossabossés. Cette impossibilité de parler à la première personne du féminin, Angela Franklin Laye la suggère par d'exquis patchworks de tissus. Enquas ? On y distingue vite des femmes aux yeux bandés ou à la bouche bâillonnée.

L'histoire des écroulements et hybridations est, sur un mode littéraire et quasi pictural, dans la vidéo de Shkiz Bayipo *Je suis K* de France, ancien nom de l'île Maurice, qui fut néerlandaise, française et anglaise. Elle s'incarne dans les têtes de bois sculpté de façon traditionnelle par des artisans et que l'artiste Cheikha peint en blanc et rouge vif et suspend dans le vide. Elle se met en scène dans les photos d'Aun Se à la Villa Rouge, face à face d'enfants portant des lunettes de réalité virtuelle et de vieillards au visage nu ou portant des masques d'autruche.



Amadou Sanogo, « Parole conditionnée » (2018), acrylique sur toile, 200 x 105. DR

Il y a des chroniqueurs du quotidien : Younes Baba Ail et Mohamed Ndiaye, l'un par la performance, l'autre par la sculpture, jouent de la toile automobile qui immobilise Dakar chaque jour. Dans un lieu nommé The Matter, la peintre Dalila Dialla Bouzar accroche des portraits épurés de passantes et passants réalisés dans la rue, parmi une foule de modèles volontaires. Elle voisine avec Amadou Sanogo, qui est une sorte de David Hockney (de la meilleure période) mien, et avec Sory Sanlé, photographe des bonheurs nocturnes de Bobo-Dioulasso dans les années 1960 et 1970.

Allégorie de la résistance

Plus grave, la question religieuse est au palais de justice avec la collection de disques et la vidéo d'Amina Zoubir *Last Pop Dance Before Darkness*, qui donne à voir l'Algérie des années 1960, celle de la liberté de la musique et du théâtre, avant la guerre civile. Elle est à la librairie des Quatre Vents, où Barthélémy Togo a conçu *A Book is my Hope*, deux installations consacrées aux manuscrits de Tombouctou sauvés de l'obscurantisme : des livres, de la ficelle, du charbon de bois des malles et ses aquarelles. Elle est à Agit'Art avec Babacar Traoré, qui entame d'autres livres derrière des grillages et des chaînes cadenassées ; et, dans le pavillon tunisien avec la Cocotte-Minute écarlate et surmontée d'un croissant, de Helm Karabibene, et l'allégorie de la résistance qu'Ihoula Ghorbel construit avec un panneau sans intérêt et une rangée de petits tubes.

Allégorie : la notion a repris la force qu'elle avait perdue au temps où le modernisme occidental des années 1960 et 1970 la décriait désuète. Allégoriques, les sculptures écarlates d'hommes s'extrayant du sol tels des prisonniers s'évadant que Diadi Diop fait se dresser au pavillon du Sénégal et près du Musée de la femme. Allégoriques, les scènes saturées de références aux iconographies de la religion et de la colonisation de la vidéo *We Live in Silence*, de Kudzanai Chiurai, et la fable vidéo plus épurée d'Emeka Udamba.

Dans une ruelle inondée, un ouvrier vide l'eau d'une flaque avec une pelle dans une brouette qu'il transvase dans une autre flaque : ici, le symbole est entre absurdité et rire aigre. Même remarque pour *Détresse chapelier catholique*, de Meschas Gaba, chapelot de feux d'automobiles clignotant en rythme ; pour les images cousues d'Hassan Musa, dont un portrait géant de Marx sur fond de drapeaux arabes et américains, symbole de l'histoire récente des idéologies ; et pour les immobiles en ruine décapés dans du savon par Emmanuel Tussore, en hommage à Alop. La Biennale de Dakar n'a rien d'une distraction pour amateurs d'exotisme ou spéculateurs de l'art riche. Elle est souvent sévère et dure. Et c'est pourquoi elle importe tant.



Hassan Musa, « Je suis K » textiles (2017). DR

Tim Ackermann, *Erinnerungen an Aleppo*
<https://www.weltkunst.de/newsroom/2017/11/aleppo>
 20.11.2017

20.11.2017



TIM ACKERMANN

ERINNERUNGEN AN ALEPPO

Letzte Chance: Nur noch bis zum Donnerstag sind in Berlin die berührenden Skulpturen von Emmanuel Tussore zu sehen. Als Material nutzt der Franzose Seife aus Aleppo. Ein dringende Ausstellungsempfehlung in Zeiten der Flüchtlingsdebatte

Ein schwerer, süßlicher Duft empfängt den Besucher hinter der Glastür der Galerie Benhadj & Djilali in der Berliner Torstraße. Der Geruch stammt von einer Mauer, die sorgsam Stein auf Stein im ersten Raum errichtet wurde. Sie wirkt leicht instabil, ragt etwa zwei Meter in die Höhe. In ihrer Mitte klafft ein großes Loch. Und wenn man jetzt noch etwas genauer hinschnuppert, dann realisiert man: Die Mauer wurde nicht aus Steinen gebaut, sondern aus Blöcken von Seife. Genauer gesagt, aus Aleppo-Seife.

Die syrische Stadt Aleppo ist im Bürgerkrieg in den Jahren 2012 bis 2016 schwer zerstört worden, und natürlich greifen die Werke des französischen Künstlers Emmanuel Tussore diese Tragödie auf. Neben der wackeligen Mauer im Eingangsraum, die wie die Restwand eines einsturzgefährdeten Hauses wirkt, zeigt die Galerie Benhadj & Djilali im Hinterraum auch Tussores Fotografien von selbstgeschnitzten Miniatur-Ruinen – kleine Repliken von zerbrochenen Mietshäusern oder eingestürzten Arkadengängen. Auch für diese hat der Franzose Seifenblöcke verwendet.

Der Mangel an Aleppo-Seife macht den Krieg bewusst

Tussore ist eher zufällig an sein Material geraten. Das Rezept für Aleppo-Seife, hergestellt aus einer Mischung von Oliven- und Lorbeeröl, gehört zu den ältesten der Welt. Der 1984 in Monaco geborene Künstler kaufte die Seife in arabischen Supermärkten in Paris, einfach weil sie preiswert war. „Irgendwann las ich auf der Verpackung das Herstellungsdatum 2012, dabei waren wir schon im Jahr 2016“, erzählt Tussore. „Da wurde mir plötzlich klar, dass in Aleppo offensichtlich schon seit längerer Zeit keine neuen Blöcke hergestellt worden waren. Die Seife machte den Krieg bewusst: Ich wusch meinen eigenen Körper mit einem Produkt, das aus einem Ort stammte, an dem andere Körper leiden müssen.“ Aus diesem Zusammenhang wuchs die Idee für seine Serie von hunderten kleiner Ruinskulpturen.

Tussore war nie in Aleppo. Seine Seifen-Schnitzereien sind also weder objektive Dokumentation noch Zeugnis eigener Betroffenheit. Und doch gibt es einen persönlichen Bezug: Tussore, der Fotografie studiert hat, arbeitete jahrelang in New York als Assistent für einen Fotojournalisten, und durch seinen Beruf hatte er verstörende Bilder aus den Krisengebieten der Welt stets vor seinem Auge. Für einen Film des syrischen Regisseurs Qutaiba Barhamji habe er zudem vor ein paar Jahren als Location Scout gearbeitet und dabei in arabischen Ländern abseits der Bürgerkriegsregion nach glaubhaften Ruinenschauplätzen gesucht, erzählt er. Das Thema Flüchtlinge griff er erneut in seinem Videokunstwerk „Sirens“ auf. Der 40-minütige Film lief in diesem Frühjahr sogar auf der Berlinale. „Die Skulpturen aus Aleppo-Seife sind jetzt eine Weiterführung eines Themas, das mich seit Jahren intensiv beschäftigt. Sie sind organisch aus meiner bisherigen Arbeit entstanden“, sagt der Künstler.

Fraglos berühren die brüchigen architektonischen Modelle. Selbst als fotografische Reproduktionen an der Wand. Und es stellt sich wirklich nicht die Frage, ob sie in den Details der abgebildeten Zerstörung „wahr“ sind. Als Symbole für das menschliche Leiden existieren sie anonym – so wie für uns westliche Betrachter viele menschliche Schicksale aus Aleppo und anderen Kriegsgebieten anonym bleiben.

SERVICE



INFORMATION

Emmanuel Tussore – „Study for a Soap“

Ausstellung nur noch bis 23. November 2017

Galerie Benhadj & Djilali, Torstraße 170, 10115 Berlin



EMMANUEL TUSSORE: „ALEPPO SOAP, HOME“, 2017 (FOTO: EMMANUEL TUSSORE)



Emmanuel Tussore: „Aleppo Soap, Home“, 2017 (Foto: Emmanuel Tussore)

Jack Radley, *From Bar to Emblem: Emmanuel Tussore's 'study for soap'*

<http://www.berlinartlink.com/2017/11/05/exhibition-frombar-to-emblem-emmanuel-tussore-study-for-soap/>

05 Novembre 2017



MAGAZINE BERLIN RESOURCES ADVERTISING

Exhibition // From Bar to Emblem: Emmanuel Tussore's 'Study for Soap'

Like Share Be the first of your friends to like this.

Article by Jack Radley in Berlin // Sunday, Nov. 5, 2017

Do you remember the smell of your grandmother's soap? The liquid kind she made you lather between your hands before the meal, standing on your tiptoes to reach the countertop faucet. Its scent, the prelude to Christmas dinner and the epilogue to a day spent in the backyard. The fragrance of artificial fruit, sometimes lemon, usually orange. Well, this is not your grandmother's soap.

At **Benhadj & Dijilali Galerie** the odor of Emmanuel Tussore's 'Study for Soap' hits you as soon as you open the gallery door: sterile but not pleasant, quiet but not latent. In his first German solo exhibition, Monaco-born Tussore studies the physical, cultural, and economic properties of the bar of soap as decoration, structure and symbol. The artist scrutinizes Aleppo soap, the oldest soap in the world—which predates grandma by more than a few years—in expansive installations, intricate sculptures and architectural photographs.

In a series of miniscule sculptures, each entitled 'Home', Tussore investigates the soap bar's modularity. Gridded scratches flank the cavities of delicate rooms and decaying windows, whose damage suggests both natural erosion and human combat. Tussore's 'homes' are uninhabited ruins that indicate the labor of the artist, both architect and construction worker. The ephemerality of their materialization evidences both durability and delicacy; the awe **Merdado Rosso** captures in wax, Emmanuel Tussore achieves with soap. This soap appears like clay, confronting us with its relationship to the earth and the foundations of our civilization.



Emmanuel Tussore: 'Study for Soap', 2017. © Emmanuel Tussore

Tussore investigates Aleppo soap, which hails from the eponymous Syrian city, as metaphor for the contemporary physical and cultural destruction of its origin. The soap's devastation visualizes the current state of the nation at war, carved into and carved away. The artist imports a place in the form of a material good, a refined product transformed into symbol of evisceration. The artist asserts: "Aleppo soap represents several thousands of years of culture and history. It's the emblem of the city, reflecting an old, refined civilization." Documenting cultural moments in photographs, Tussore blurs the boundaries of sculpture and architecture in serial grids that echo the work of **Bernd and Hilla Becher**.

The most confrontational element of Tussore's exhibition is his installation, the construction of new space in the gallery itself. He piles soap bars in brick-like layers that assert the emergence of edifices or the ruins of those past. Inside these walls, eight cameras survey a sculpture on shifting monitors that capture the object, environment, and viewer. "If you have to leave your home due to a war and you then become a refugee, you also lose your privacy. Cameras follow you everywhere. You're constantly filmed. This means non-stop oppression and surveillance. By using black and white video images, I am referring to the typical war footage produced by drones that we see ad nauseam in the media. These images of demolished cities are in our heads now; they're common, shared footage," Tussore asserts. The artist draws on his own memories to carve the soap bars and construct new spaces, using ingrained media images over photographs of the land. This extends the bar of soap to a symbol of collective memory and external contact.



Emmanuel Tussore: 'Study for Soap', 2017. © Emmanuel Tussore

Scent is the sense most strongly associated with remembrance, and a whiff of Tussore's 'Study for Soap' may even evoke memories you have never experienced firsthand. Amidst international crises, the artist transforms a hygienic product—through aesthetics, histories, and our olfactory system—into a cultural signifier. 'Study for Soap' is really a study for the building blocks of the world around us, an excavation of personal utility, artisanal tradition and global communication.

Exhibition Info

BENHADJ & DIJILALI GALERIE

Emmanuel Tussore: 'Study for Soap'

Exhibition: Oct. 13 – Nov. 23, 2017

Torstrasse 170, 10115 Berlin, [click here for map](#)

Christiane Meixner, *KUNSTStücke Messerscharf*
Der Tagesspiegel
04 Novembre 2017



Schaumhaft. Ein Haus der Serie „Aleppo Soap“ von Emmanuel Tussore. Foto: Tussore

Er gehört zur Seife, aus der alles Skulpturale in der Galerie gemacht ist – die Mauern ebenso wie die Stadt en miniature, die Tussore auf weißen Sockeln errichtet hat. Seit Urzeiten werden die Rechtecke im syrischen Aleppo gesiedet. Außen sind sie dunkel, innen schimmern sie grünlich – das kommt vom Olivenöl und verschwindet mit zunehmender Trocknung. Ein Alltags- und Exportprodukt, das den Menschen in Aleppo bis jetzt ein Auskommen sichert. Auch der amerikanisch-französische Künstler verwendet seit langem Aleppo-Seife zum Waschen. Gedanken dazu hat er sich kaum gemacht – bis zu dem Moment, wo das Stück Seife in seiner Hand eine neue Bedeutung bekam: als Zeichen der Unbeugsamkeit und einer alten Kulturtradition. Am Schauplatz Aleppo ist er nie gewesen, seine Objekte haben auch keine konkreten Vorbilder, Details kommen aus der eigenen Erinnerung an antike Architektur.

Wie verblüffend echt die kleinen Skulpturen wirken, lassen Tussores Fotografien an der Wand erkennen: Vor weißem Grund entfalten die monumental vergrößerten Objekte einen phänomenalen Sog. Der Erlös der Edition in einer Auflage von je fünf Abzügen (1440 Euro) geht an die Non-Profit-Organisation „Zentrum Überleben“, die sich seit 25 Jahren um Flüchtlinge und Migranten kümmert.

Sarrita Hunn, «Syrian suds» In *Study for a Soap*, artist Emmanuel Tussore eulogises Aleppo using its flagship product

Exberliner

Novembre 2017

Highlight



Syrian suds

In *Study for a Soap*, artist Emmanuel Tussore eulogises Aleppo using its flagship product.

Between 2012 and 2016, the violence and the scale of the devastation that took place in Aleppo earned the city the nickname “Syria’s Stalingrad”. This was not only the country’s most populous city, but also a Unesco World Heritage site celebrated for its ancient architecture, classical Arabic music – and soap. For 4000 years, Syrian artisans made natural olive and laurel oil bars in a tradition that is now nearly lost.

In reaction to the destruction, French/American artist Emmanuel Tussore presents *Study for a Soap*, for which he used bricks of Aleppo soap to carve architectural ruins. A life-size wall of soap welcomes you as you enter his exhibition, which combines sculpture and architecture with photo and live video. Tussore’s large and small handcrafted sculptures transcend mere

gimmick to act as a poignant testimony of physical destruction brought on by war. Gallery director Yasmine Benhadj-Djilali, an Arab-German architect and designer, was immediately drawn to this work from her own years spent researching war-torn cities like Beirut. By “addressing the destruction of cultural artefacts in and around Aleppo”, she says, “the soap’s meaning shifts from the refined gesture of the civilized man to the symbol of a destructive brute force.” In other words, what you might find in one bar of soap is actually the turbulent history of human civilisation. — SH

Through Nov 23 Emmanuel Tussore:
Study for a Soap ★★★★★ Benhadj &
Djilali, Mitte

NOVEMBER 2017

Imgard Berner, *Herb duftende Miniatur-Ruinen*
Berliner Zeitung
19 Octobre 2017

Herb duftende Miniatur-Ruinen

„Study for a Soap“ - Ausstellung von Emmanuel Tussore in der Benhadj & Djilali Galerie

VON IRMGARD BERNER

Eine Mauer am Schaufenster versperrt den Blick in die beiden Galerieräume. Sie ist brüchig, bröckelt ockrig-mürbe, in ihrer Mitte klappt ein Einschussloch. Aus Lehmziegelwürfeln scheint sie gebaut zu sein. In der Luft indes liegt ein herbwürziger Duft, der die kleinen Altbauräume an der Torstraße durchzieht. Es ist ein Aroma, das Assoziationen hervorruft und sogleich Geschichte erzählt, entströmt es doch jener Materie, aus der der amerikanisch-französische Künstler Emmanuel Tussore diese Installation in Wahrheit errichtet hat: der Aleppo-Seife. Eine Substanz also, die Einblicke in Kultur und Wirtschaft einer Region gewährt, aber auch auf die Gewalt dort verweist, auf Brutalität und Krieg, hervorgerufen durch die Bilder der Zerstörung, die uns tagtäglich aus Syrien erreichen.

Verstärkt wird dieser Eindruck, weil Tussore aus den Seifenwürfeln nicht nur eine Mauer baute, sondern den Werkstoff wie ein Bildhauer verwendet und daraus faustgroße Miniatur-Ruinen schnitzt, die er anschließend fotografiert. Die kleinen Skulpturen stehen nun auf weißen Sockeln in dem zweiten Raum der Galerie Benhadj & Djilali. An der Wand hängen die Fotografien, sie zeigen die kaputten Bauten vergrößert, zerbrochene antike Tempel, ausgebombte Betonskelette.

Die Seife sei wie die Geste des zivilisierten Menschen, sagt Emmanuel Tussore, der 1984 in Monaco geboren wurde, eigentlich Kriegsreporter werden wollte und nun seine erste Ausstellung in Deutschland

hat. Mit mehreren Installationen und Fotografien reagiert er auf die Situation im Nahen Osten, indem er eine künstlerische Brücke von der traditionellen und berühmten Seife zur Ruinenstadt Aleppo schlägt.

Seife zu erfinden, habe mit Körperbewusstsein zu tun, sagt er. Schon in der Antike wurde sie in der Levante und in der Gegend des heutigen Aleppo in Nordsyrien aus Olivenöl und Lorbeer-Öl hergestellt. Trotz Krieg und Zerstörung wird sie weiter produziert. Keine Glamour-Seife, ein Naturprodukt und teuer. Er benutze sie selber seit Jahren, erzählt der Künstler. In Paris kaufe er sie in kleinen orientalischen Supermärkten. Doch plötzlich gab es nur noch Seife aus dem Jahr 2012. Das machte ihn stutzig: Er wusch seinen



EMMANUEL TUSSORE

Aleppo Seife ist sein Marmor – Emmanuel Tussore: Home, 2017

Körper mit etwas, was von einem Ort kommt, wo Millionen Menschen leiden und sterben! Er hatte sein Material entdeckt.

Das war der Auslöser für ein Projekt, das er „City of Soaps“ nennt und eine Unternehmung mit offenem Ausgang ist. Fortlaufend schnitzt er dafür Tausende von Seifenstücken zu kleinen Skulpturen. Die Seife ist sein Marmor – für diese seine Bilder, die über Aleppo hinausreichen, universeller sind. Es ist die Zerstörung von kulturellem Erbe wie Palmyra oder der alten Basare, der Wohnhäuser wie der zivilisatorischen Räume. Wenn er eine Ruine aus einem Seifenstück schnitzt, lebe er für einige Stunden darin, sagt er, wandere darin herum, von Etage zu Etage, auch wenn es keine Treppe

mehr gibt. Für Tussore ist dieses Projekt ein Experiment. Eigentlich müsse man die Seife nicht einmal bearbeiten, sie trage Abriebe, Brüche und Verfall schon in sich. Als Ziegelsteine hat er die Seifen hier zum ersten Mal verwendet.

Beim Einrichten der Ausstellung mit dem Titel „Study for a Soap“ ist eine ganz neue Arbeit entstanden, die nun wie ein großes Segel an der Wand hängt. Zusammengeflickt aus den Transportsäcken der Seife markiert das weiße Gewebe zugleich die urbanen Konflikte. Denn auch in Aleppo spannen die Menschen große Tücher in Einschusslöcher und zwischen den Häusern als Sichtschutz vor Scharfschützen.

Der Franzose mit amerikanischem Pass ist viel in der Welt unterwegs. In Aleppo war er noch nie. Er hat als Fotojournalist gearbeitet, und immer wieder beschäftigt ihn das Thema Krieg und Migration. In seinem Film „Sirenes“, Sirenen, gehen Menschen langsam und scheinbar unaufhaltsam ins Meer. Eine Erinnerung an all jene, die das Meer überqueren und dabei verschwinden. Er konnte ihn auf der letzten Berlinale zeigen. Tussore spielt mit Maßstäben, mit Miniatur, Makro, der Messlatte im Kopf, und auch damit, mittendrin zu stehen. Die Menschen bauen wieder Mauern, das beschäftigt ihn, sie ziehen sich in kleine Gruppen zurück. Tussore selbst macht das Gegenteil. Sein Horizont geht weit darüber hinaus.

Study for a Soap Benhadj & Djilali Galerie, Torstraße 170. Bis 23.11. Di-Fr 12-18 Uhr, Tel.: 54 49 15 09

Emmanuel Tussore: *Study for a Soap*

Art profil

18 Octobre 2017

Kunst: Medium der Kommunikation und zur Bewusstmachung von Missständen.

Emmanuel Tussore: Study for a Soap.

Ausstellung bis zum 23. November 2017, Galerie Benhadj & Djilali, Berlin



© Emmanuel Tussore - Aleppo Soap, Walls - 2017

Emmanuel Tussore: Aleppo Soap, Walls; 2017 © Emmanuel Tussore

Es gibt unterschiedliche Arten und Methoden, Menschen auf die vielfältigen Probleme, die auf dieser Erde anzutreffen sind, aufmerksam zu machen. Die klassische Vermittlung funktioniert über bekannte Medien, vor allem sind Fotos und Filme hier an erster Stelle zu nennen. Doch die gegenständliche Materialität unserer Betrachtung an dieser Stelle, die künstlerisch eingesetzt wird und zur Generierung von Aufmerksamkeit Verwendung findet, ist anders beschaffen als herkömmliche Kunst: Es handelt sich, zunächst mag es banal erscheinen, um Seife. Jedoch ist es nicht irgendeine Seife, sondern die älteste der Weltgeschichte, die „Pain d'Alep“-Seife. Mit der Installation „Study for a Soap“ präsentiert der Künstler Emmanuel Tussore nun seine erste Einzelausstellung in Deutschland. Das Werk ist Teil seines laufenden Projekts „Aleppo Soap“, welches, wie bereits erwähnt, der ältesten Seife der Welt gewidmet ist. Bisher sind eine Serie von Skulpturen, Installationen und Fotografien entstan-

den, mit denen der Künstler dieses Material unter Einsatz unterschiedlichster Hilfsmittel und Werkzeuge erkundet hat. Eine Variante von Aleppo Soap wurde bereits im April 2017 im Palazzo Litta in Mailand ausgestellt, wo das Werk eine große, öffentliche Beachtung erfuhr. Ein anderer wichtiger Beitrag in seinem Œuvre ist zudem sein Film „Sirens“, der 2017 auch auf der Berlinale gezeigt wurde. Der Film behandelt Themen wie Migration und Identitätsverlust und hinterfragt grundlegende Auffassungen von Gemeinschaft und Humanismus. Das Projekt Aleppo Soap führt die Untersuchung dieser Inhalte fort, stellt aber dabei den historischen und kulturellen Kontext der Seife aus Aleppo in den Vordergrund. Eine Variation von „Study for a Soap“ wurde in Form einer spezifischen Installation für die Galerieräume von Benhadj & Djilali in Berlin entwickelt, wobei dieses Werk gezielt die Funktion des Materials, dessen Produktionsprozess und seinen wirtschaftlichen Wert hin-

terfragt: Durch Fotografien und Installationen betritt der Besucher hier die einer Wohnung gleichenden Trümmer. Geschichtliches und Produkteigenschaften des Mediums Seife helfen dabei wesentlich, zum Verständnis dieses Werkes beizutragen, so wurden Verfahren der Seifenherstellung ja bereits in der frühen Antike erfunden. Speziell die eingesetzte Aleppo-Seife steht einerseits für kulturelle Errungenschaften; betrachtet man andererseits die Seife jedoch reduziert als Material, so zeigt sie sich instabil und verformbar. Dieses Seifenmaterial wird von Emmanuel Tussore durch Schnitzen, Fotografieren oder Aufschichten verändert. Durch diese Manipulationen wandelt sich die Bedeutung der Seife von einem Symbol des kultivierten Menschen zum Sinnbild zerstörerischer Gewalten.

Für Yasmine Benhadj-Djilali, die Gründerin der Galerie Benhadj & Djilali, schaffen Tussores frühere Skulpturen „Assoziationen von architektonischen Relikten und urbanen Ruinen“, die direkt auf die Zerstörung von Kulturgütern anspielen, die in und um Aleppo bereits traurige Realität geworden ist. Tussores „Untersuchung der urbanen Konsequenzen für gewalttätige Konflikte“ steht im Einklang mit früheren Ausstellungen der Galerie und war ein Beweggrund dafür, sein aktuelles Projekt nun auch in Berlin vorzustellen.

Die Erlöse, die durch den Verkauf von Tussores Fotografie-Serie eingespielt werden, werden der non-profit Organisation „Zentrum Überleben“ (www.ueberleben.org) gespendet, die sich seit 25 Jahren um die Behandlung und Integration von Flüchtlingen und Migranten kümmert.

Weitere Infos:

Emmanuel Tussore

Web: www.emmanueltussore.com

Marcus Woeller, *Zivilisation, die sich gewaschen hat – Trotz Bürgerkriegs wird aus Aleppo immer noch Seife exportiert. Emmanuel Tussore macht daraus Kunst*

Welt am Sonntag
15 Octobre 2017

Zivilisation, die sich gewaschen hat

Trotz Bürgerkriegs wird aus Aleppo immer noch Seife exportiert. Emmanuel Tussore macht daraus Kunst

Seit dem 8. Jahrhundert wird in Aleppo Seife hergestellt, nachdem das Prinzip schon vor 5000 Jahren von den Sumerern in Mesopotamien erfunden wurde. Auch heute noch arbeiten syrische Seidensieder, obwohl ihre Stadt Aleppo im Bürgerkrieg weitgehend zerstört wur-

VON MARCUS WOELLER

de: In den Wintermonaten kochen sie in Kesseln über offenem Feuer Olivenöl, Wasser und Soda, bis sich eine pastöse Masse absetzt. Ein zusätzlicher Anteil von Lorbeeröl machte die traditionelle Kernseife nicht nur zu einem unverändert authentisch-regionalen Naturprodukt, sondern im Mittelalter zu einer begehrten Beute. Kreuzfahrer brachten die Seife nach Südfrankreich, wo sie als „Savon de Marseille“ ein internationaler Verkaufsschlager wurde.

Doch das Original ist die Aleppo-Seife. Schneidet man die hellbraun patinierten Quader in der Mitte durch, sehen sie aus wie ein gut gereifter Rohmilchkäse, würde es nicht aus der Mitte heraus olivenölgrün leuchten. Dieses Grün erkennt man noch auf den Fotos der Ruinen, die Emmanuel Tussore aus den Seifen schnitzt. Der geheimnisvolle Schatten verschwindet, wenn die ausgehöhlte Seife weiter oxidiert.

Der französisch-amerikanische Filmmacher und Künstler benutzt Aleppo-Seife als Baustoff für sein Projekt „Study for a Soap“. Tausende Stücke hat er mit dem Messer bearbeitet und in detaillierte Architekturmodelle von Häusern verwandelt. Man fühlt sich an die Nachrichtenbilder von durch Granatsplitter perforierten und eingestürzten Wohngebäuden in Aleppo erinnert. Bei bröckelnden Säulenfassaden und zerbrochenen Arkaden denkt man an Palmyra. Die Miniaturen machen beklommen – besonders wenn sie zu Hunderten zur Installation „City“ zusammengestellt sind.

Die Skulpturen sind keine Imitationen der Realität, erklärt Tussore im Gespräch mit der WELT AM SONN-

TAG. Er sei auch nie in Aleppo gewesen. Aber Mesopotamien gilt als Wiege der Zivilisation, die vom levantinischen Hinterland um Aleppo entlang des Euphrats und Tigris bis zum Persischen Golf reichte. „Und was macht uns zu zivilisierten Menschen?“, fragt Emmanuel Tussore. „Die Benutzung von Seife, unter anderem.“

Er selbst seift sich mit „Pain d'Alep“, wie man in Frankreich sagt, schon seit Kindertagen ein, aber mit dem Krieg in Syrien wurde das Alltagsprodukt auch zum Symbol für die unauslöschliche Kultur der Region und das gegenwärtige Leid der Menschen. „Ein eigentlich unschuldiges Material wird in der Bearbeitung plötzlich politisch“, stellt Tussore fest, obwohl er sich nicht als Künstler mit einem politischen Auftrag versteht.

Emmanuel Tussore arbeitet mit symbolisch aufgeladenen Bildern. Sein Film „Sirens“ wurde in diesem Jahr auf der Berlinale vorgestellt. In einem Loop zeigt er Männer und Frauen, die in die Brandung des Meeres laufen, wo sich ihr Bild in den Wellen langsam auflöst. Jetzt stellt er sein Seifenprojekt in einer Berliner Galerie aus.

Dort nutzt er die Seifenstücke als Bauklötze und schichtet brüchige Mauern auf, Trümmer und Seifenstaub liegen auf dem Boden wie zerstörtes Kulturgut. Eine Installation aus Überwachungskameras und Kontrollmonitoren observiert eine rotierende Seifenruine, als ginge von ihr Terrorgefahr aus. Und aus den Säcken, in denen Tussore die Seife geliefert bekommt, hat er einen Baldachin nähen lassen, wie er in Aleppo über den Straßen hängt – als Sichtschutz vor Scharfschützen. Zu verkaufen sind die Fotografien einzelner Ruinen (1440 Euro, Auflage von fünf Exemplaren). Der Erlös wird der Non-Profit-Organisation „Zentrum Überleben“ gespendet, die sich seit 25 Jahren um die Behandlung und Integration von Flüchtlingen und Migranten kümmert.

■ Galerie Benhadj & Djalil, Berlin, bis zum 23. November



Emmanuel Tussore, „Aleppo Soap, Home“, 2017

Veerle Devos, *Depicting a dirty war*

DAMN°

Mai - Juin 2017



DAMN°



62

05 + 06 / 2017
ON CONTEMPORARY CULTURE

Emmanuel Tussore / Peter Shire / OS Δ OOS /
Hans Ulrich Obrist / Ron Gilad / Stefaan Dheedene /
Tarik Al Zaharna / Gillian Wearing / Oron Catts / Piero Gandini

SPECIAL LIGHT

MAY - JUNE 2017 / DIRECTOR OF DAMN: BOB WATTS / PHOTOS